

## Vicente Lesser

### Back2back de chèvre

Être skateur ou Vicente, c'est vivre des paradoxes, les habiter et être habité par eux. C'est pourquoi, parfois, le réveil est difficile, certaines hésitations font qu'on est en retard aux rendez-vous et des responsabilités sont refoulées ou omises (en toute conscience). Des paradoxes par exemple parce qu'on accepte provisoirement de détruire des berges et des plages pour fabriquer des sculptures en béton qui servent à dénoncer la violence des pratiques destinées à empêcher que le mobilier urbain ne soit détourné de sa fonction singulière. Des paradoxes par exemple parce que les places, les cités, les promenades sont beaucoup plus intéressantes à skater même si cela implique de se confronter à l'énervement des propriétaires, des concierges, des Securitas, de la police, du voisinage. Il y a bien entendu les skateparks. Mais skateur dans un skatepark, c'est endiguer les récits que construisent les collectifs de skateurs. Car il faut à chaque fois un nouveau spot, pour faire de nouvelles figures, tricoter la trame narrative dont l'arc explore les bas-fonds de la conscience, i.e. se construire une identité, s'agencer en tribu, en clan. Non pas une identité nationale, qui est tout administrative. Ni une citoyenneté, qui n'est qu'une fonction.

Il y a des milliers de façons d'appréhender les reliefs, les marches, les trottoirs, les rochers, les rivières, l'arbre, le grand au milieu de la forêt, le plus vieux sans doute. Des milliers de façons qui ont fait autrefois le paysage culturel suisse et de l'Europe. Ce sont les histoires, les contes, les légendes, les cultures intimes, les désirs, les peurs qui s'adressaient aux grands paradoxes de l'existence face au relief incompréhensible d'un monde effrayant de grandeur, mais qu'on aime profondément ; autant de formules identitaires qui permettaient une nature secondaire de la personnalité (des gens mais aussi bien des esprits, des divinités, des démons, des êtres et des éléments du monde) ; autant de formules offusquées par la finalité de l'Empire romain, des monothéismes, de la monnaie, etc., ainsi que du dictionnaire et du bon sens ; autant de formules réprimées par un sectarisme et un exclusivisme divin et sa contrepartie impérialiste.

Les histoires, les contes, les légendes servent justement à s'autodéterminer, à construire une culture (ou contre-culture ou subculture), une identité secondaire, qui n'a pas d'équivalent dans le langage diurne, celui qui nous assure que tout est sous contrôle, et surtout les gens, en les privant d'une identité autre que celle administrative ou de créer une relation avec un banc autrement qu'en position assise. C'est conjurer les mythes qui revendiquent l'origine divine des pères et justifier leur autorité. Comme Guillaume Tell. Ou la justice incontestable américaine. Les mythes sont des discours diurnes déguisés en discours nocturnes. Aucun paradoxe, uniquement de l'hypocrisie. Un mythe de justice est par exemple celui qui offre aux skateurs un skatepark tape-à-l'œil sous couvert de rationalisme, pour ne pas avouer l'échec social que les skateurs font ressentir aux projets urbanistiques. Et les skateurs, Vicente, ont d'autres histoires à raconter, d'autres contes et légendes à transcrire.

Ne pas vivre des paradoxes, c'est vivre dans l'hypocrisie du langage diurne, tout en prétendant comprendre les choses. C'est comme ça que le montre Vicente, dans une vision toute rationnelle de l'architecture et de l'urbanisme, alors qu'elle s'oppose à tous les désirs les plus simples utiles pour se construire une identité. Et c'est si troublant qu'on n'arrête pas d'être en retard, paralysé par le martellement d'un langage qui n'autorise pas d'imaginer le monde ou même de l'appréhender.

Lucas Cantori